

# PIERRE BURAGLIO, LA PEINTURE EN JEU ?

Pierre Buraglio, après ses recyclages (montage, collage ou assemblage) serait-il revenu aujourd'hui à la peinture ? Que serait alors une telle peinture sans être nostalgique de ses débuts, mais riche de toutes ses expériences d'élargissement... une peinture non dupe ? Une peinture d'après le collage, où les interdits tombent ? Mémoire, histoire et construction semblent être aujourd'hui les thèmes de Buraglio pour revisiter la peinture. Pierre Buraglio joue de la peinture tout en la mettant en question... une peinture en jeu ?

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS JEUNE

---

## **SEPTET, carte blanche à Pierre Buraglio et Rachel Stella**

Avec Gilles Aillaud, Roger Bissière, Claude Buraglio, Pierre Buraglio, Emmanuel, Bernard Pagès, Bernard Plossu, Boris Taslitzky  
Galerie Ceysson & Bénétière, Paris  
Du 16 décembre 2020 au 6 février 2021

---

**FRANÇOIS JEUNE** Matisse disait vouloir faire de la peinture « avec des briques » ! Il ajoutait d'ailleurs ne pas se comprendre lui-même et parlait finalement de densité. Fais-tu de la peinture « avec des briques » comme ton grand-père maçon et ton père architecte ? N'y a-t-il pas dans ta peinture des éléments et une structure de construction ? Une éthique du bâti ? Une peinture en chantier ?

**PIERRE BURAGLIO** Certainement, l'évocation – puisque je ne l'ai pas connu – de mon grand-père paternel italien, d'abord « cimentier » (telle fut sa première plaque de cuivre gravée à la main), puis entrepreneur de maçonnerie avec ses frères Angelo et Serafino, m'habite profondément. Plus qu'une anecdote, ces trois hommes ont travaillé à la construction du « Rocher » de

Vincennes, œuvre surréaliste, s'il en fut – un de mes thèmes de prédilection. Il est toujours debout – et sera à nouveau un de mes motifs. Quant à mon père, modeste architecte, il m'a initié au métier de façon pragmatique : faire des relevés au centimètre près, « mettre au net » (plan géométral, coupes) colorer des parcelles, ce qui m'a marqué à jamais. Puis la collaboration avec des architectes amis, tels Antoine Grumbach, Christian de Portzamparc ou Cattani, Fabre et Perrottet, qui m'ont mis en demeure de faire avec la contrainte – quelle chance ! Ne pas se vautrer dans l'illusoire liberté que prétend offrir notre société.

Tu as raison d'induire que mon travail, comme par osmose, ressort du bâti. J'aime ce mot utilisé par les couturières, lesquelles construisent à





partir de patrons. Une peinture en chantier... oui, je le ressens ainsi. Rien n'est définitif, rien n'est clos – les Grecs nous l'ont appris, il y a 2 500 ans. Quelle qu'ait pu être l'évolution de mon travail, de la réflexion qui l'a soutenu, durant ces soixante dernières années, il est nourri, imprégné de la notion éprouvée du *work in progress*.

**Que penses-tu de Matisse aujourd'hui, toi qui as longtemps repris ses chasubles *Esper Lucat* pour la chapelle de Vence ou son *Fauteuil rocaïlle* de 1946. Que dois-tu au Jazz de Matisse et au jazz qui t'imprègne ?**

Je n'entretiens plus la même relation à Matisse à 81 ans qu'à 40. J'ai baigné (un euphémisme) dans le milieu « matisse », quasi religieux : la galerie Jean Fournier, Dominique Fourcade, la proximité

de Supports/Surfaces... J'ai travaillé, et fait travailler les élèves de l'école des Beaux-Arts de Valence, d'après..., avec... Matisse. Je lui ai rendu hommage – c'est bien ainsi.

Aujourd'hui, ce serait davantage Picasso, tant par son œuvre que par sa posture, auquel je me référerais... non – je dirais plutôt : qui me motive à travailler *ad libitum*. Un peintre comme Jean Hélion (au parcours fait d'allers-retours, heurté, voire « impur »), que j'ai un peu fréquenté, m'a certainement influencé. Philip Guston m'interpelle. Je dois également beaucoup à Rodin et à sa méthode du démontage-remontage,

Pierre Buraglio. 45.  
2018, peinture sur contreplaqué, 114 x 195 cm.  
Collection P. B.

à «l'impro», si je puis dire ; ce qui nous amène à la musique dite de jazz. Invitation m'est faite de produire dans le cadre du festival de Jazz de Vienne de 2021, qui est pour moi une occasion, la première, de me ressourcer avec et dans ce pan de la musique moderne et contemporaine. Musiques, musiciens que j'entendis dès 1956 au «Latin music», disquaire proche du lycée Louise-Grand, où un camarade de classe qui jouait du violon nous entraînait.

**Pierre Wat définit tes œuvres comme des duos, trios, quartets... et maintenant voilà, à la galerie Ceysson & Bénétière, un Septet ! La peinture comme un orchestre de jazz ? N'est-ce pas paradoxal pour un art dont l'artiste est devenu unique, singulier ?**

Ce que je tente de réaliser en relation avec un musicien, saxophoniste ou contrebassiste, ou avec un standard, toutes écoles confondues, est d'une certaine façon antinomique aux merveilleuses, inégalées arabesques de Matisse. J'aimerais ne pas appréhender ces musiques comme prétexte, mais que mon travail soit relié à mon vécu, à ce que j'ai entendu, à New York, Chicago, Juan-les-Pins, Paris, en club comme en concert. Sans outrance, je crois pouvoir revendiquer une influence indirecte de grands

batteurs comme Max Roach ou Ed Blackwell sur certains traits, heurts, discontinuités, cassures dans mes montages et dessins. Ce qui requiert mon intérêt – et m'émeut chez ces musiciens – pour faire retour à ton juste questionnement, c'est qu'ils rendent vivante cette contradiction permanente et non résolue, que cristallise parfaitement ce thème : «*Alone together*».

**Comment cela « passe »-t-il alors dans tes œuvres ?**

Mes titres ne sont pas illustratifs, pour autant pas anodins. Ainsi, *Élégie pour Art Pepper* se compose de cinq panneaux couleur bonbon acidulé. Sans trop y croire, j'ai tenté une passerelle entre sa sonorité, son ton, et ces rose et vert tendres. Avec *S. H. Monk*, il s'agit d'un hommage (facétieux) rendu à deux artistes qui n'ont évidemment pas eu l'occasion de se rencontrer : Simon Hantaï et Thelonious Sphere Monk. À l'hiver de ma vie, j'ai le sentiment que c'est de ce dernier dont j'ai le plus besoin pour faire face. L'œuvre intitulée *Bill Evans - Tch'an* est un paravent en trois volets. Rencontre à travers le temps entre son piano (non de bar comme l'ironisait Pierre Boulez) et cette période de la peinture chinoise – je pense à *Six Kakis* de Mou-ki, encre d'après laquelle j'ai fait un grand dessin.

**Comment composes-tu tes expositions ? Par exemple, que montres-tu à l'Espace Niemeyer à Paris dans le cadre des 100 ans du Parti communiste français ?**

Effectivement, j'ai le grand plaisir d'exposer au «Fabien». Ses commissaires, Yolande Rasle et Renaud Faroux, ont retenu deux de mes œuvres : un tableau de 2018, format paysage, intitulé *45* et tentative plus aboutie que d'autres de peinture d'Histoire – projet donquichottesque, n'est-ce pas ? Il représente mon père acéphale prisonnier de guerre, en bandes molletières, dans la cour de notre maison avec ses appendices, un broc d'eau : c'est l'hiver très rigoureux de 1945 que j'ai vécu, écolier à Maisons-Alfort. Il y a aussi un montage-collage de 2018 imprimé en numérique au format 522 x 120 cm, chez Franck Bordas. Commande du musée Picasso pour l'exposition *Guernica*, son titre, *Tribute to Picasso*, est volontairement décalé. Giotto et Poussin y sont associés pour traiter le sujet du «Massacre des Innocents», ainsi que Giacometti, Gonzalez, Picasso lui-même, un enfant syrien et mes



Pierre Buraglio.  
*Autoportrait.*  
2019, fusain sur papier, 36 x 31 cm.  
Courtesy galerie Ceysson & Bénétière.





propres dessins. Il fut question d'ajouter à cette sélection un *Paysage-2CV* de 1990, que j'aurais volontiers adressé à Fernand Léger, mais cela ne s'est pas fait pas.

**Et que proposeras-tu en février prochain à l'Institut français de Madrid ?**

Pour cette exposition dont le titre n'est pas encore décidé, le commissariat sera assuré par Fabienne di Rocco, qui fut l'assistante d'Eduardo Arroyo, le dédicataire. Couvrant la période 1963-2020, elle se fera avec le concours de la galerie Catherine Putman, à laquelle je suis très attaché. L'exposition est placée sous le signe du papier – avec/sur le papier. Sur les cimaises sont prévus des imprimés [je préfère cette nomination à

estampes] de plus ou moins grandes dimensions ainsi que des montages-collages ou dessins de techniques diverses. Dans les vitrines, des ouvrages réalisés en étroite relation avec des écrivains tels Marcel Cohen, le regretté Hubert Lucot, ou encore Michel Chandeigne, éditeur indépendant avec lequel j'ai orné-commenté *Héraclite*, par exemple. J'ai également travaillé avec l'Imprimerie nationale. Cette relation à l'écrit – je suis boulimique de lecture depuis l'enfance – constitue un volet majeur de ma pratique. En 1997, j'avais eu l'occasion de vivre d'autres expériences du même type : *Avec/sans les mots 1963/1996* au Centre de l'Imprimé de La Louvière en Belgique, avant *Prolongements et Prélèvements* en 2003 au musée Zadkine à Paris.



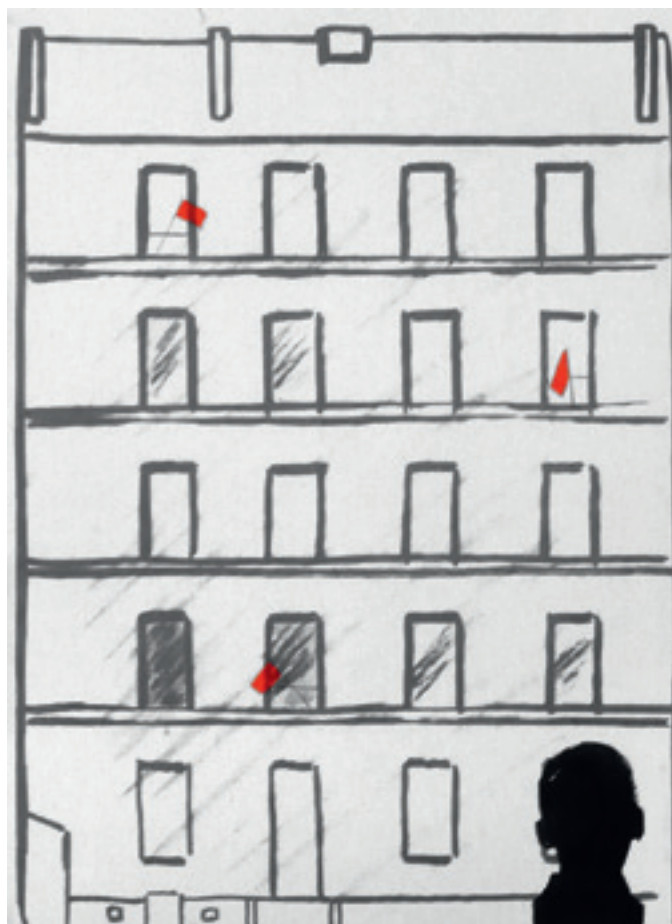
Pierre Buraglio. *Paysages-Figure*. 1995, peinture sur métal, bois, découpe, collage, 52,2 x 87,2 x 5 cm.  
Centre national des Arts plastiques, Paris.

Boris Taslitzky. *Fenêtre à l'atelier*. 1978, huile sur toile, 60 x 73 cm.  
Courtesy galerie Ceysson & Bénétière.

**Pour l'exposition *Septet* qui ouvre à la galerie Ceysson & Bénétière, comment avez-vous choisi avec Rachel Stella les six artistes pour exposer avec toi et pourquoi rassembler Roger Bissière et Boris Taslitzky, qui semblent par exemple fort éloignés d'une abstraction sensible au réalisme socialiste à la française. Est-ce une volonté de provocation ou de rebattre les cartes de la peinture ? Ne disait-on pas dans les batailles artistiques de 68 : « Peindre la révolution ou révolutionner la peinture » ? Maintenant, c'est « les deux, mon général » ?**

Je vais au rapport... Je n'ai jamais sombré dans ces postures. Je n'ai jamais eu l'outrecuidance de « peindre la révolution » ni le projet de « révolutionner la peinture ». Je me suis toujours débattu avec les contradictions inhérentes à ma condition d'artiste dans notre société. Des contradictions si fortes que s'est imposée à moi la mise entre parenthèses de mon activité d'artiste entre 1969 et 1973. La vieillesse n'est pas un naufrage comme l'a dit le général de Gaulle en parlant, lucidement, de lui. Non, je n'ai jamais été autant libéré des préjugés, des pressions, multiples, venant tous azimuts. Avec Rachel Stella, dont je partage de larges points de vue, nous avons choisi ces peintres, photographes ou sculpteurs tout simplement parce que nous apprécions, voire aimons, leur travail et nous reconnaissons dans leur posture. Ni l'intention de démontrer et encore moins celle de provoquer n'ont dicté nos choix : merci à la galerie Ceysson & Bénétière de montrer *Septet*.

**Monique Frydman me disait cet été dans son atelier – en évoquant son plaisir à la couleur : « Quelle chance c'est pour nous d'être peintres ! » Partages-tu cette joie de pouvoir remettre la peinture en jeu ?**



Pierre Buraglio. *Août 44*.  
2007, lithographie sur carton montée sur châssis,  
rehauts manuels, 134 x 100 cm.  
Atelier Michaël Woolworth.  
Courtesy galerie Catherine Putman, Paris.

Avec d'autres objectifs, et par d'autres moyens, je partage avec Monique (que je connais depuis 1962, grande année !) peut-être pas toujours le plaisir, mais consciemment la chance de pouvoir exercer le métier que très jeunes nous avons choisi – ou plutôt qui s'est imposé à nous. ■

## Pierre Buraglio en quelques dates

Né en 1939 à Charenton-le-Pont. Vit et travaille à Maisons-Alfort.

Représenté par les galeries Ceysson & Bénétière, Paris et Catherine Putman, Paris.

**1966** | *Triptyque*, exposition à la galerie Jean Fournier, Paris

**1968** | Atelier populaire d'affiches, École des Beaux-Arts, Paris

**1976** | Première exposition personnelle à l'ARC, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

**2001** | Réalisation d'un oratoire à l'Hôpital Bretonneau, Paris

**2011** | Résidence (pratique du dessin à vue) au Musée Rodin, Paris

**2019** | *Bas Voltage / 1960-2019*, rétrospective au Musée d'Art moderne et contemporain, Saint-Étienne